

Accompagné de mon ombre, je marchais sur les trottoirs déserts, jaunis à la lueur malsaine des réverbères qui se succédaient jusqu'au bout de la rue. Ils veillaient avant de s'effondrer, rongés par la rouille, sur les façades grave des ces immeubles vides aux fenêtres grise de poussière ou brisée par la rage lancinante du temps, de ce temps qui débordent du monde, comme la brume qui s'élève du faite des toits.

Le claquement de mes talons se perdait dans l'atmosphère liquide et tiède de cette cité noyée comme dans du formol, ce jaune translucide que mes yeux absorbaient si profondément, envahissant ma conscience logée au fond de leur pupille béante, me confondait avec ce trottoir crasseux, ces baraques lépreuses, ces réverbères figés qui exhalent cette lumière diluée, l'encens maudit de ce rêve jaune qui glissait, vagues de poison sur les pavés luisant d'humidité de cette rue interminable.

Les jointures des trottoirs, le passage d'une façade à l'autre et surtout les silhouettes des hauts veilleurs de fer scandent quand je passe l'éternité qui s'enfonce dans la nuit violée par ces lueurs ineffables.

A côté de moi, les maisons lourdes de ténèbres dressaient un mur sans fin, aux mille visages grimaçants cependant si semblables.

De l'autre côté de la rue, un autre mur de briques crouteuses, fendues parfois de larges lézardes sur de minuscules cosmos où j'aimerais plonger ma main pour y cueillir des myriades d'étoiles, son échine armée de tessons de bouteille déchirait cruellement le ciel noir que nul nuage ne souillait.

C'était un vrai mur, bâti pour protéger quoi, comme ces taudis qui ne semblent abriter personne, cela il fallait que je le sache, réveillé de ma torpeur nocturne par ce soudain éclair de curiosité, je descendis du trottoir, traversai la rue, et avant de passer la bordure de trottoir que je n'avais jamais foulé, je contemplai longtemps ce que je venais de quitter, je savais que je n'y reviendrais probablement plus. Je longeai longuement le mur, lorsqu'à quelques pas, je distinguai une forme massive courbée sous l'ombre écrasante du grave masque de pierre, effondrée comme un vieux ballot de chiffon. C'était un vieillard, recroquevillé sur lui-même, ses mains veineuses pressant sa poitrine comme pour garder près de lui une chimère qui pourrait lui échapper brusquement. Si vieux, ah ! Il ne l'était pas encore assez que pour être sûr de la vie ou l'était-il trop. Je m'approchai de lui en mesurant mes pas, alors il leva vers moi son visage flasque, creusé de rides tombant toutes sur une bouche abattue, rude dans sa mollesse charnelle, comme si son existence pesait sur ces lèvres condamnées. Il me fixa de son regard mort, de ses yeux éteints derrière ses paupières boursoufflées.

Calmement, de peur de le heurter trop brutalement dans la sérénité de sa résignation, je lui parlai sans espérer la moindre réponse comme si je connaissais son âme autant que la mienne.

- Qu'attendez-vous ici ?

Le vieillard ne répondit que par un suffoquement ironique secouant légèrement sa carcasse affalée de tout son poids dans l'angle du trottoir et du mur.

Sa tête clairsemée de grises touffes de cheveux retomba lourdement sur ces bras blottis dans son épais manteau gris.

- Qu'y a-t-il derrière ce mur ?

Je prononçai ces mots avec une douceur grave, ces mots sombres que l'on adresse à un condamné.

Il murmura des paroles étouffées, les lèvres contre le tissu hirsute de ses manches. Puis, il releva lentement son crâne décomposé vers le ciel. Il entrouvrit sa bouche flétrie, desserra ses lèvres livides et prononça toujours avec un soupçon de triste ironie, d'une voix pleine de dépit :

- Le temps est venu, je crois, pour moi de le savoir.

Tandis que je restais imperturbablement droit devant cette épave du destin, sa tête retomba sur son épaule, ses bras desserrèrent leur étreinte pour glisser lentement sur ses jambes repliées sur sa poitrine et il bascula en un long froissement contre les pierres poussiéreuses avant de s'effondrer lourdement sur le sol.

Mort ! Pourquoi ? C'était peut-être pour le savoir que je m'assis à ses côtés. Je regardai le ciel. Il ne me restait plus qu'à attendre.